

## Nous, les Noirs de France

Ils sont de plus en plus nombreux à affirmer leur identité. « L'Obs » raconte l'irruption d'une fierté noire » à la française

■ Nous, les Noirs de France ■ « J'ai du sang d'esclave » ■ « On me prenait pour un coursier » ■ Black rendez-vous ■ « Je peux me débrouiller toute seule » ■ « Le racisme n'est pas l'apanage des beaufs » ■ Les pères fondateurs ■ « Les mêmes clichés que là-bas » ■ « Je ne joue ni au foot ni du djembé » ■ Ils voulaient le job ■ Plus noir que noir ■ La question capillaire ■ « La couleur vous rattrape toujours »



N°2162

Semaine du  
13/04/2006 au 20/04/2006

Semaine du jeudi 13 avril 2006 - n°2162 - Dossier

Une identité forgée dans le regard de l'autre

## Nous, les Noirs de France

Ils sont antillais ou enfants des anciennes colonies, français ou étrangers, ils appartiennent à tous les milieux. Ce qui les lie : la couleur de la peau. Et aussi l'expérience des préjugés et des discriminations. Le fait nouveau ? Ces Noirs de France - 2 à 5 millions, selon les estimations - sont de plus en plus nombreux à affirmer leur identité. A revendiquer leurs droits. Des combats du Conseil représentatif des Associations noires (Cran) à l'émergence d'une nouvelle élite médiatique, en passant par les dérives ethnocentriques à la Dieudonné, « L'Obs » raconte l'irruption d'une « fierté noire » à la française

Ils ne sont pas seulement pauvres, ils sont noirs, et c'est pour ça qu'ils meurent. A l'été 2005 des immeubles vétustes flambent dans Paris, on ramasse les corps calcinés d'enfants africains de France. «Ce sont des Noirs qu'on entasse dans ces taudis et, s'ils crèvent, le pays les ignore, rage Rama Yade, huit mois plus tard. Plus personne ne pense à eux. On a dit qu'ils étaient squatters, polygames, que c'était de leur faute!» Colère intacte - et pourtant Rama va bien, belle et bourgeoise, et une place au coeur du pouvoir. Rama Yade, 29 ans, est la nouvelle secrétaire nationale à la francophonie de l'UMP, nommée par Nicolas Sarkozy au nom de la diversité. Bonne pioche. Rama joue l'affirmation identitaire dans des associations où poussent les élites des « minorités visibles » : «Tout marche au réseau et au piston.» Née au Sénégal, grandie à Colombes, elle dit qu'elle aurait pu être communiste, si elle n'avait pas rejoint l'UMP. «Quand j'étais petite, on profitait du Secours populaire.» Pas dupe d'elle-même et de son ascension : le « système » veut du Noir, une session de rattrapage pour République sclérosée. Certains en profiteront. Harry Roselmack à TF1, elle à l'UMP. Et pourquoi pas ? Elle a fait Sciences-Po, une brillante fonctionnaire. La considère-t-on ? Rama n'a jamais oublié cet enseignant qui s'étonnait qu'elle, l'Africaine, puisse si bien comprendre l'Allemagne et parler l'allemand... Rama est rassurante d'ambition joyeuse, et puis déconcertante, tant la colère remonte vite : «Quand va-t-on montrer l'Afrique autrement qu'en parlant du sida ou de la guerre? Ce qu'on dit sur nous est insupportable!»

France, voici tes Noirs. Il faut apprendre à dire ce mot. Les Noirs, plus les «immigrés africains» et nos «compatriotes antillais». Des Noirs français et qui ont mal à la France. Leur identité se forge dans le regard de l'autre. L'autre ? «Ces gens qui touchent dans la rue les cheveux afro de mon fils, raconte l'éditrice Hortense Nouvian, fondatrice du magazine «Citéblack». Ces policiers qui contrôlent systématiquement mon frère parce qu'il a le look black. Cet autre flic qui m'arrête quand je suis au volant de ma Golf, en m'expliquant que c'est la voiture la plus volée. Evidemment, une Noire qui conduit une voiture a dû la piquer!»

Petites et grandes humiliations. Réelles ou fantasmées. Les photos terrifiantes des casseurs noirs. Un reportage sur France-Inter où l'assassin de Sohane est décrit comme «un noiraud». Même la promotion de Roselmack, parfois vécue comme une nouvelle vexation : «On le prend parce qu'il est noir, et juste pour ça», se fâche Lise, jeune assistante sociale dans l'Essonne, républicaine venue de Guadeloupe. Elle se raconte sans pathos. Mais se souvient encore d'un contrôle d'identité, où elle se fit arrêter, quand ses deux copines, blanches, passaient au travers. «L'une était portugaise, l'autre, yougoslave, j'étais la seule Française, mais c'était moi qu'on interrogeait!» Elle n'en fait pas une histoire. Mais tout de même...

« La question noire explose à la figure de ce pays », affirme Patrick Lozès, militant UDF, et fondateur du Cran, ce Conseil représentatif des Associations noires, lancé l'automne dernier. L'histoire a des retournements... Le père de Lozès organisa l'indépendance du Bénin. Patrick, lui, affirme la place des Noirs dans l'ancienne mère patrie : la

France, son pays. Vocation récente. En 2002, ce pharmacien centriste, en campagne législative à Paris, rencontre des électeurs noirs qui se moquent du vote, puisque cette société, disent-ils, les ignore et les exclut. C'est alors qu'il part en guerre. Objectif : forcer la France à affronter sa question ethnique. Vaste programme. Son Cran n'a pas d'assise populaire, et rassemble des intellectuels français de tradition girondine ? «Aux Etats-Unis aussi les revendications ont d'abord été portées par des gens intégrés», affirme Pap N'Diaye, professeur à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences sociales et ami de Lozès... Le Noir peut réussir sa vie et rester crédible.

«Vous voulez faire du bien, demande Adjil Ahoudian ? Montrez les Noirs qui réussissent. Des cadres supérieurs, des modèles auxquels s'identifier.» Adjil, 27 ans, né au Burkina Faso, est médiateur pour un organisme HLM. Il s'est déjà vu refuser l'accès à un appartement, parce qu'une locataire s'effarait de voir un Noir derrière la porte ! Qu'y faire ? «Ne pas se lamenter.» Il vient du 19e arrondissement, une cité qui fut de chaude réputation. Il y a plus de quinze ans la France découvrait - déjà - une menace noire, des gangs ethniques à l'américaine, violents et violeurs... C'étaient les « Black Dragons », les « Requins vicieux ». Certains étaient de ce quartier, vers le métro Riquet. En ce temps-là, Adjil Ahoudian et ses copains étaient des «petits». En grandissant, ils n'ont pas créé un gang, mais une association : les Braves Garçons d'Afrique. Férus d'histoire noire, de voyages, de conférences et de féminisme... Des autodidactes positifs, aux antipodes des clichés sur les Noirs des cités...

Belle mutation ? Pas unique. A Sarcelles, près de la gare, «dans le ghetto», comme ils disent, la culture du gang a muté en économie de marché. Il y a quinze ans prospérait la redoutée « Secte Abdoulaye », où s'associaient maîtres des rues et seigneurs des mots. La secte est devenue le label rap Secteur A, celui de Stomy Bugsy et de Passi. Le porte-parole de la secte, Kenzi, est désormais un tycoon des médias à Trace TV. Exemples à suivre. Il y en aura d'autres. Des Noirs de France. Ainsi Mamadouamine Sonogo, 30 ans, dit K-6 depuis son enfance, homme d'affaires et modèle sarcellois. Un géant mince, directeur adjoint d'une maison de quartier. Mais également patron d'une marque de streetwear, qui produit en Chine et recrute ses modèles sur le bitume du 95 ! Le nom, « Thug » (« voyou », en anglais), transcende le passé de la cité : «Tout homme est unique dans le ghetto.» C'est une histoire de France. Le père de K-6 est venu de Côte d'Ivoire pour « gagner 1500 francs avant de rentrer au pays ». Il est resté plus de trente ans. Gamin, K-6 se perdait. Et puis l'envie de travail, la chance d'un emploi-jeunes... Sa soeur est élue au conseil municipal. «Vous devenez blancs», lancent aux Sonogo ceux qui n'y arrivent pas. «Les Noirs qui se plaignent du racisme cherchent des excuses, lance K-6. Le racisme, cela existe. Mais moi, j'ai plutôt été aidé, comme si les gens voulaient compenser.»

C'est la vie. Riche. Ambiguë. La France noire est une floraison de cultures et de sons, de destins et de mots, souvent inattendus. L'Afrique recolonise la France, par en dessous, par les rythmes importés des banlieues. Ainsi le « coupé-décalé » des fêtards ivoiriens - danse fétiche de Drogba après ses buts - aux origines un peu marlou : couper et décaler, c'est arnaquer et se sauver. Prends l'oseille et tire-toi... Dans les cités d'ici, et même d'ailleurs, chacun se déhanche sur ce rythme, popularisé par Claudy Siar - Antillais de France, pape de la musique afro-caribéenne sur RFI... Et militant de la défense des Noirs, «les paillassons de la France», jusqu'au soutien à Dieudonné, «parce qu'on le ressentait comme un Noir qui se faisait lyncher», dit-il aujourd'hui. Siar a lâché Dieudonné, las de la folie de l'homme. A 40 ans, il est désormais préposé à l'« Eurovision » avec Michel Drucker. Lui qui manifestait contre France 2, jadis, furieux de la diffusion d'une interview de Charles Trenet expliquant que les Noirs étaient de grands enfants... Voilà les nouvelles gueules. La France n'est plus blanche, elle est de partout. Et la négritude se construit, foisonnante. Des sites internet - Grioo.com, Amadoo.com, Afrik.com. Des associations, des regroupements, des rivalités. Antillais militants, défenseurs jaloux de la mémoire de l'esclavage, contre africanistes, plaidant le destin commun de tous les Noirs. Néo-Egyptiens, qui cherchent dans Cheikh Anta Diop - ce chercheur sénégalais qui affirma la négritude des pharaons - de quoi nourrir leur fierté. On cherche. On se fait du bien.

Un samedi après-midi, à la Cité des Sciences de la Villette, une petite foule applaudit fièrement. Un journaliste raconte comment Joséphine Baker, belle Noire venue des Etats-Unis, vola la vedette à Maurice Chevalier ! Le cadre ? Un «hommage aux femmes» - aux femmes noires - organisé par les Braves Garçons d'Afrique. Les gars du 19e ont réuni un beau plateau. Amelia Robinson, vétéran du Mouvement des Droits civiques américain ; Marthe Mourié, veuve d'un héros de l'indépendance camerounaise, assassiné par des réseaux français ; mais aussi Rosa Amélia Plumelle-Urbe, auteur d'un livre-brûlot, « La Férocité blanche » (Albin Michel), où elle soutient que la furie nazie était de petit calibre comparée à la haine antinoire. Etrange juxtaposition. C'est la marque de la période, indécise et curieuse. Pas l'explosion que redoute Patrick Lozès, mais une latence. Passionnante et risquée. «On nous a caché notre histoire, explique Eddy, un des Braves Garçons, comptable de 25 ans, d'origine guadeloupéenne. On ne nous a pas raconté les grandes heures de l'Afrique. Alors, pourquoi croire les médias ? Nous apprenons par nous-mêmes.»

C'est le revers de la médaille. Eddy est en recherche de dignité. Mais d'autres construisent la haine en tordant leurs sources. Ainsi, la « Tribu KA », qui pousse jusqu'à l'horreur les thèses de Cheikh Anta Diop sur l'antériorité des civilisations noires. Ce groupuscule excommunique les «leucodermes» - les Blancs - et leurs complices. Il soutient Dieudonné. Après la mort d'Ilan Halimi, la « Tribu » a menacé la communauté juive : «Suite à la mort du vendeur de portables Ilan Halimi, [une] véritable chasse à l'homme se dessine envers Youssouf Fofana [...]. Que notre frère soit coupable ou pas, nous vous prévenons que si d'aventure il vous prenait l'envie d'effleurer ne serait-ce qu'un seul des cheveux du frère [...] nous nous occuperons avec soin des papillotes de vos rabbins.»

Des imbéciles ? Mais qui menacent également les journalistes Stephen Smith et Géraldine Faes, explorateurs de la France militante noire (1). Pap N'Diaye, coupable d'avoir défendu l'historien de l'esclavage Olivier Petré-Grenouillau sur Grioo.com, a, lui, été insulté par des internautes. L'écrivain Gaston Kelman, qui moque l'idéologie du «black is beautiful», est régulièrement vilipendé. «Nos forums internet sont pollués par une minorité véhémement», dit Hervé Mbougouen, responsable de Grioo.com. Cet informaticien, ancien de Normale Sup, se désole d'être assimilé aux radicaux. L'extrémisme est le malheur des militants noirs pris en otages. Dieudonné - «un homme dangereux», dit

Lozès - ou le publiciste Claude Ribbe, qui est allé chercher une référence outrée aux chambres à gaz pour dénoncer l'horreur du rétablissement de l'esclavage par Bonaparte, désespèrent les défenseurs de l'histoire. «Il y aura forcément une représentation des Noirs en France, affirme N'Diaye. Soit nous l'emporterons, soit les extrémistes s'imposeront. C'est une course de vitesse.»

Pap N'Diaye plaide pour sa paroisse. Aidez le Cran pour conjurer l'horreur ! Le chercheur exprime l'angoisse des « élites » noires. Des pionniers qui se heurtent aux limites de la France. Et s'en exaspèrent, tant elles nient ce qu'eux-mêmes construisent. C'est le désarroi de Basile Boli, footballeur glorieux devenu homme d'affaires et producteur de télévision, quand il constate l'obsédante blancheur de la télé fétiche du foot : «Canal+ vit sur les exploits de sportifs noirs, et il n'y a pas un seul journaliste noir dans leur service des sports.» Précisons bien : Boli est tout sauf un pleurnicheur. Mais un homme comblé, strict républicain, qui organise parfois le retour au pays de la deuxième épouse d'un foyer polygame. Mais que vaut sa réussite si elle n'essaime rien ? Le Noir peut galérer à Sarcelles. Mais à Neuilly il gère une solitude. C'est moins une affaire de remords que le sentiment de l'inutile.

Pascal Agboyibor a connu cette expérience. A 39 ans, il fait partie des maîtres de l'économie, associé chez Orrick, une des grandes law firms américaines implantées à Paris. Il combat dans un monde dur et fascinant. Mais ce fils d'un avocat et homme politique togolais n'a jamais rayé l'Afrique et les Noirs de son agenda. «Quand j'ai commencé, on comptait les Noirs dans les cabinets d'affaires sur les doigts d'une main.» Agboyibor a créé un club, le club Kleber - comme l'avenue chic où il habitait - où se retrouvent ses amis. Ses pairs. Africains d'origine, quelques Antillais. Avocats et associés, jeunes, riches et brillants. Ils parlent politique, Afrique. Et diversité. Un de leurs amis, excellent avocat dans un cabinet français, est parti au Cameroun, pays de ses ancêtres où il n'avait jamais mis les pieds, travailler pour des Américains. A Paris, il se croyait barré. «Les entreprises anglo-saxonnes ont compris l'enjeu de la diversité, dit Pascal Agboyibor. En France, on est dans le déni. Le plafond de verre existe toujours. Il faut crever l'abcès. Que mon milieu soit ouvert ne sauvera pas les gens en difficulté. Mais je dois travailler là où je suis...»

Logique. La France d'en haut, puisqu'elle échappe au malheur social, n'aurait aucune excuse de ne pas s'ouvrir. Le club Kleber, désormais, interpelle les politiques. Dominique Strauss-Kahn a été le premier : «Si vous entrez à l'Elysée, allez-vous enfin confier à un Noir un ministère majeur, régalien, pas un strapontin?» lui a-t-on demandé. DSK a parlé du manque de ressources, des rythmes propres de la politique. Triste honnêteté. Car, de fait, l'oiseau rare n'existe pas encore. La politique française ne compte pas de Noir capable de jouer au sommet... Ou s'interdit d'en avoir, ayant consciencieusement enfermé ceux qui aurait pu passer la barrière.

Parfois Christiane Taubira soupire sur l'étrangeté de son destin. Révélation de la présidentielle de 2002, la députée de Guyane pourrait être une figure majeure de la gauche. Elle reste pourtant bloquée sur le créneau ethnique. Sa faute, pour avoir porté avec tant de talent la cause noire, depuis sa loi sur la traite négrière ? Christiane Taubira connaît trop son histoire, elle cite Fanon ou Césaire avec tant de talent, elle possède son Delgrès, ce colonel guadeloupéen qui en appelait aux Lumières quand les troupes de Richepance ravageaient son île pour rétablir l'esclavage... «Mais je ne fais pas que ça, dit-elle. Je travaille sur le Sud. Sur le nucléaire. Mais les médias ne me sollicitent que pour parler des Noirs!»

En 2002, à Sarcelles, des ménagères antillaises, sollicitées par des militants socialistes, se pinceaient la peau, pour montrer qu'elles voteraient Christiane au premier tour, cette femme qui leur ressemblait. Ce fut sa chance, son malentendu, et sa prison. Le PS, échaudé par sa performance, la soupçonne de jouer une carte ethnique pour remettre ça en 2007. Elle jure le contraire. On ne la croit pas. «Je ne serai jamais une candidate des Noirs. Ce n'est pas un enjeu. La France va tout droit vers un affrontement entre les possédants, les abrités, et les barbares que l'on confine aux portes des villes. Cela dépasse la question noire, même si ça la recoupe. On a le choix entre l'égalité, une refonte de notre société ou la catastrophe collective.» Si la guerre vient entre les nantis et les gueux, Christiane Taubira a déjà choisi son camp. L'entendrait-on mieux si elle était blanche ?

(1) « *Noirs et français* », Editions du Panama.

## **Claude Askolovitch**

**Keyza Nubret, 36 ans, gérante de société**

### **« J'ai du sang d'esclave »**

Pour Keyza Nubret, être noire, ce n'est pas avoir une peau foncée et des cheveux en tire-bouchon. C'est avoir dans ses veines «du sang d'esclave». C'est porter dans ses tripes une peine invisible : «Nos ancêtres ont été vendus par l'Afrique à la France, mais on ne peut pas le dire, comme l'enfant violé devant sa mère ne peut parler tant que sa mère se tait.» Keyza a grandi dans une famille de la classe moyenne antillaise. Un jour, au collège, un Africain la provoque : «Par quel bateau tes ancêtres sont arrivés dans le pays que tu dis être le tien?» Elle réalise qu'elle ne sait pas qui elle est. Vertige. Plus tard, elle étudie à Miami, Etats-Unis. Découvre Malcom X, Martin Luther King, les Black Panthers. «Soudain, ta fierté, ce sont les Noirs américains.» Juste une illusion : «Car la vérité, c'est que je ne suis pas africaine, mais antillaise, descendante de victimes d'un crime contre l'humanité.» Depuis, Keyza a créé une boîte de compléments nutritionnels. Mais sa colère ne s'arrêtera que lorsque son pays reconnaîtra la souffrance de ses

ancêtres. L'oubli, dit-elle, fait macérer les rancoeurs et les hontes. Un jour, elle plongera dans les archives, à la recherche du bateau qui porta les siens d'Afrique en Guadeloupe.

**Isabelle Monnin**

**livier Laouchez, 41 ans, PDG de Trace TV**

## « On me prenait pour un coursier »

Il ne dit pas «noir », mais «cultures urbaines». Pourtant Olivier Laouchez est à la tête de la première chaîne qui vise explicitement les populations afro-caribéennes. Et le seul Noir à diriger une télé en France. Même avec un diplôme de Sup de Co, le chemin a été compliqué, entre les «banquiers qui répétaient: «Pas un centime de découvert!»» et des avocats qui lui disaient : ««L'entrée des coursiers, c'est là-bas!» Ils voulaient faire leur business entre eux, sans les gens comme moi.» Un jour, il rencontre Richard Wayner, petit Noir du Bronx devenu boss d'un fonds d'investissement chez Goldman Sachs. Il croit au projet et le finance. Depuis, Trace TV est distribuée dans 82 pays, de la Malaisie à la Pologne. «Le pays où l'on a le plus de difficultés de développement, explique Laouchez, c'est la France. Parce qu'il y a des blocages très forts.» C'est à l'Etat de les faire sauter, dit le jeune PDG, «par la discrimination positive, une absolue nécessité».

**Isabelle Monnin**

## Black rendez-vous

Si on déjeune fin avril, ce sera sous l'égide d'Elijah McCoy (1843-1929), inventeur d'un astucieux moyen de huiler les pièces mobiles. Ou alors vous préférez fin mai, pour attendre la semaine du Guadeloupéen Joseph Ignace (1772-1802), qui lutta contre le rétablissement de l'esclavage ? Ou plutôt septembre pour croiser Mandela ? Voilà, vous avez compris. C'est André Laporal, un ancien professeur des écoles de Guadeloupe, aidé de Danièle Zonzon, une commerciale, et de Willy Gassion, un journaliste, qui ont eu cette idée lumineuse : lancer Black World Collection, le premier agenda consacré à la culture noire. On y croise quelques célébrités, mais aussi des inconnus, chercheurs, banquiers ou écrivains, qui nous rappellent fort heureusement que tous les Noirs qui réussissent ne sont pas seulement sportifs ou musiciens. La version 2006 est épuisée, on se renseignera sur la 2007 à cette adresse : waam@noos.fr  
François Reynaert

**Carole Da Silva, 34 ans, dirigeante de l' Afip\***

## « Je peux me débrouiller toute seule »

« Les clichés qui nous frappent sont hérités de l'imaginaire colonial : le Noir est perçu comme immature, incapable de diriger. Ces stéréotypes paternalistes ne se disent pas, ils se lisent dans le regard des recruteurs ou des décideurs et ont un effet destructeur sur les diplômés. Le racisme bête et méchant ne se rencontre pas tous les jours. Mais la condescendance, oui ! J'ai vécu au Bénin jusqu'à l'âge de 13 ans, je n'ai jamais connu les foyers, je n'avais pas quinze frères et soeurs ! Je suis noire, africaine, mais je ne suis pas malheureuse et je peux me débrouiller toute seule ! »

(\*) Afrique Insertion professionnelle :[www.afip-asso.org](http://www.afip-asso.org)

**Isabelle Monnin**

**Didier Mandin, 28 ans, trader,**

## « Le racisme n'est pas l'apanage des beaufs »

« J'ai beau être métis à la peau très claire, je suis un «négropolitain». Je parle, je danse et je mange antillais. Dans la haute finance, j'ai côtoyé des gens très diplômés mais très cons, capables de sortir des réflexions xénophobes sans imaginer que je pouvais être concerné. Nos parents ont accepté d'être mal considérés sans broncher. Ma génération ne demande plus le respect, elle l'impose. Il y a trop de gens fâchés. A Londres ou à New York, les Noirs et les Arabes, on les voit dans les salles de marché. On s'en fout de ta couleur, si tu es le meilleur ! En France, non. »

**Isabelle Monnin**

### Les pères fondateurs

**Chevalier de Saint-Georges** (vers 1739-1799). Fils d'un planteur blanc de Guadeloupe et d'une esclave noire, ce beau mulâtre, champion d'escrime et excellent musicien, est une star avant l'heure. Ses compositions (notamment ses Concer-tos pour violon) lui valent le surnom de Mozart noir.

**Jean-Baptiste Belley**. On ne sait pas grand-chose de lui, simplement que Saint-Domingue l'a élu pendant la Révolution à la Convention (1794) puis aux Cinq-Cents, sous le Directoire. Cela en fit le premier parlementaire noir français. Il fut immortalisé par un célèbre portrait de Girodet.

**Toussaint Louverture** (1743-1803). Esclave affranchi, devenu général révolutionnaire, il se retourne contre les Français lorsqu'ils veulent rétablir l'esclavage. Vaincu, il mourra prisonnier au fort de Joux, dans le Doubs. Son compagnon Dessalines poursuit son combat en proclamant l'indépendance d'Haïti en 1804.

**Béhanzin** (1844-1906). Le roi du Dahomey (l'actuel Bénin) a résisté héroïquement à la colonisation de son pays par la France. Vaincu, il est envoyé en exil, avec sa cour, en Martinique, qu'il quitte en 1906. Il meurt sur le chemin du retour, en Algérie, avant d'avoir revu sa terre natale.

**Blaise Diagne** (1872-1934). Né à Gorée, au Sénégal, il sera, en 1914, le premier député d'origine africaine à l'Assemblée nationale. Franc-maçon, il intègre le cabinet de Clemenceau (1917) et oeuvre à l'incorporation des Africains dans les troupes françaises. Il finira sa carrière comme sous-secrétaire d'Etat aux Colonies.

**Félix Eboué** (1884-1944). Administrateur colonial d'origine guyanaise partisan de l'assimilation, il devient le premier Noir gouverneur : à la Guadeloupe puis au Tchad. Dès le 18 juin 1940, il se rallie à de Gaulle et fait de l'Afrique-Equatoriale le premier territoire de la France libre. Il repose au Panthéon.

**Gaston Monnerville** (1897-1991). Avocat né à Cayenne (Guyane) et militant des droits de l'homme, il se consacre à la question coloniale dès les années 1930. Sénateur de la Guyane, puis du Lot, il obtient la création des départements d'outre-mer. Il deviendra président du Sénat (1958-1968) et membre du Conseil constitutionnel (1974-1983).

**Léopold Sédar Senghor** (1906-2001). Agrégé de grammaire, il participe, avec Césaire, à l'émergence d'une conscience noire et s'engage dans la Résistance avant d'entamer une carrière politique. Député et membre de plusieurs gouvernements sous la IV<sup>e</sup> République, il deviendra, en 1960, le premier président du Sénégal qu'il gouvernera jusqu'en 1980. Son oeuvre littéraire lui vaudra d'être élu à l'Académie française en 1983.

**Aimé Césaire** (né en 1913). Normalien, il s'affirme, dès le début des années 1930, comme le poète inspiré et le théoricien engagé de la « négritude », qui transcende les clivages entre Afrique et Antilles. Homme de gauche, longtemps maire de Fort-de-France et député, il demeure le patriarche respecté des Antilles françaises.

**Imane Ayissi, 38 ans, mannequin, styliste**

## « Les mêmes clichés que là-bas »

1992. La France se dandine sur « Saga Africa ». Derrière Noah, Imane Ayissi assure le spectacle, avec d'autres danseurs que le tennisman chanteur est allé chercher au Cameroun. « Je ne le referais pas. Je dis à tous les Africains : «Ne venez pas dans n'importe quelles conditions. En Europe, l'argent ne se ramasse pas par terre, vous

pouvez y laisser la vie.» » Après la saga Noah, Imane a mené pendant huit ans une vie de sans-papiers. Heures de ménage, employeurs et logeurs escrocs. Aujourd'hui, mannequin et styliste, il songe à demander la nationalité française même si dans la mode, qui a magnifié Naomi ou Katoucha, la couleur fait souvent l'exclusion. « J'entends dire dans les castings : «Non, pas de Noirs, cette fois», ou alors on veut nous faire défiler torse nu, genre bons sauvages. » Le cliché, l'infériorisation, ici comme là-bas : « Ma grand-mère me disait : «L'enfant blanc, lui, ne pleure pas.» A l'église, les icônes étaient blanches, le diable était noir. Nous avons été élevés dans l'idée que les Blancs valent plus que les Noirs. »

**Isabelle Monnin**

**Jules-Michel Penda, 41 ans, ingénieur**

## « Je ne joue ni au foot ni du djembé »

« Je suis venu en France pour faire mes études et j'ai grandi en Afrique, entouré de médecins, de profs, de banquiers. Pourtant être noir, ce sera toujours un stigmat. Le seul moyen de le combattre, c'est l'éducation. Le Louvre, plus fort que la Nintendo ! Il faut lutter contre les complexes. Je ne joue ni au foot ni du djembé, et ma fille étudie le violon ! Bien sûr, j'ai rencontré des employeurs emballés par mon CV et déçus par ma couleur. Mais aussi des DRH qui m'ont imposé parce que j'étais le plus compétent. Et j'ai l'habitude de préciser que je suis noir quand je prends une location de vacances. Ça évite les surprises désagréables à tout le monde. »

**Isabelle Monnin**

**Audrey Pulvar, Harry Roselmack**

## Ils voulaient le job

A partir du 17 juillet, Harry Roselmack remplacera Patrick Poivre d'Arvor pendant l'été. Il s'engouffre dans la brèche déjà ouverte par la Martiniquaise Audrey Pulvar, une pionnière qui s'est battue pour décrocher en 2005 le « 19/20 » de France 3... Cette fois, on verra un Noir au « 20-heures » de TF1, pour la première fois en France. Une minirévolution. A entendre les commentaires qui l'ont saluée, on pourrait croire qu'elle résulte de la seule volonté de TF1 de s'ouvrir à la diversité, au lendemain de la crise des banlieues. Une décision purement « politique » donc, d'autant que Nicolas Sarkozy a laissé entendre qu'il avait oeuvré à cette promotion surprise. Bref, le jeune Antillais de 33 ans, né à Tours, physique de top model, aurait été étranger à son destin. Il n'en est rien. Un jour, dans « les Enfants de la télé », Arthur sortira peut-être une cassette où l'on verra le bel Harry évoquer «la pluie persistante sur la Bretagne et la baisse des températures». C'était début 2001, au lendemain de la mort d'Alain Gillot-Pétré, auquel TF1 cherchait un remplaçant. Noir, si possible. Roselmack, alors présentateur sur France-Info, est choisi après un casting. Finalement il décline la proposition, refusant de s'enfermer dans les seconds rôles dévolus aux « gens de couleur ». A rebours des idées convenues, il considère que son « profil de Noir » - outre ses compétences journalistiques - est plus un atout qu'un handicap. Son objectif ? Regarder tous les soirs les téléspectateurs dans les yeux. Rien de moins. Il parie sur l'évolution incontournable d'un PAF qui ne pourra pas continuer à rester monocolore. Il fréquente le Club Averroès, créé en 1997 pour promouvoir les minorités visibles dans les médias. En septembre 2004, il y rencontre Patrick Poivre d'Arvor, invité dans un dîner par l'association. PPDA « signale » le jeune journaliste à sa hiérarchie. On lui propose une embauche. Comme reporter. Roselmack préfère Canal+ et sa filiale l>>télé, qui lui offrent enfin le poste dont il rêve : « homme tronc » dans la lucarne. Jusqu'à ce que TF1 décide de lui faire sauter d'un coup tous les échelons : joker de PPDA. Reste à marquer l'essai. Au sein de l'état-major de TF1, Jean-Pierre Pernaut a solennellement fait état de son opposition à toute discrimination positive, au nom des grands principes républicains, auxquels personne, à TF1, ne le savait si attaché. Quant à PPDA, il soutient son nouveau remplaçant, mais il a mis en garde contre les effets pervers d'une « greffe » qui ne prendrait pas. Le parcours jusque-là sans faute de Harry Roselmack laisse espérer le contraire.

**Airy Routier**

## Plus noir que noir

Les rappeurs français marchent sur les traces de leurs frères afro-américains. Radicalité et couleur de peau revendiquées

Say it loud, I am black and I am proud!» Oui, ils ont bien écouté les leçons de ce bon vieux tonton James Brown. Black and proud ? Voilà la Mafia K1 Fry (prononcez « cain-fri » pour « Africain »). La Mafia africaine, ou le collectif de rappeurs, noirs pour la plupart, qui pèse le plus de millions. Parmi eux le 113, l'un des plus gros vendeurs de disques du moment, Kery James, le rappeur radical, devenu pacifiste après sa conversion à l'islam, ou Rohff, dont le dernier album fait un malheur. «La Mafia K1 Fry? C'est un nom qui est venu naturellement. On était beaucoup d'origine africaine, on habitait tous dans le même quartier», dit Popa, qui a doté le collectif de sa propre marque de vêtement (African Armure). «Qu'on soit antillais, malien ou comorien, on revendique tous l'Afrique, explique ce Français d'origine malienne. Aux Etats-Unis, on dit Afro-Américain. En France, on n'a pas de statut, pas de représentation, alors forcément on a besoin encore plus d'affirmer nos origines.» Et si dans le monde réel il vaut mieux «être café au lait que bleu nuit», dicit Popa, dans le rap, «le genre où l'on a réussi et où l'on peut être fier de la couleur de sa peau», c'est presque le contraire. Prenez Booba, la star du rap hardcore. Il a le malheur... d'être métis. Père sénégalais, mère blanche. Il est même soupçonné - horreur ! - d'avoir été élevé dans un pavillon bourgeois et non dans la « té-ci » décrite dans ses chansons. Booba s'est ainsi fait démonter la tête par Mc Jean Gab'1, un autre rappeur black, qui l'a l'accusé de n'être « ni noir ni rabza [arabe], juste un jaune d'oeuf mal ssé-ca [cassé] ». Qu'importe. Booba veut être la version française de 50 Cent, la star multimillionnaire du rap américain. Alors il copie la même attitude de bad boy, regard menaçant et tatouages musculeux compris. Côté textes, il se clame de «la classe inférieure, bousillée par la traite des négros». Ou alors il se dit « Bounty killer » (tueur de Bounty). Bounty étant l'expression utilisée pour désigner « ceux qui sont noirs dehors, mais blancs dedans ». Bref, des « traîtres », qui renient leurs origines. Pour son dernier album « Ouest Side », il n'a pas hésité à invoquer les grandes figures du black power : sur la pochette, il est photographié dans la même pose que Malcolm X sur un célèbre cliché. «Le hip-hop français puise souvent dans les codes du hip-hop américain, nous expliquait Disiz la Peste. Et beaucoup de jeunes s'identifient aux jeunes Afro-Américains, même si notre histoire à nous est totalement différente.»

Comme Disiz la Peste, Abd Al Malik, de son vrai nom Régis Fayette-Mikano, est l'un de ceux qui résistent à la fascination du modèle américain. Rappeur atypique, il fait voler toutes les étiquettes en éclats et veut montrer une facette du hip-hop qui ne soit pas que grosses voitures, macs, guns, l'imagerie traditionnelle du rap commercial. Il dit qu'il a été «sauvé» par sa conversion à l'islam - ce qu'il rappelle dans son autobiographie au titre provoc « Qu'Allah bénisse la France ». Elevé dans un quartier pauvre du Neuhoff, à Strasbourg, il a failli mal tourner. «Mes références, c'était des voleurs, des dealers. Mais où aurais-je trouvé d'autres héros? Où sont les Noirs chefs d'entreprise ou hommes politiques?» Finalement, il s'est tourné vers la religion. Les études de philo à la fac. Et le rap. Aujourd'hui l'ex-mauvais garçon multiplie les conférences et débats dans les quartiers difficiles. Il rêve de «modèle républicain laïque» à la française et s'insurge contre le communautarisme, «une défaite». A rebours du discours dominant dans le milieu du rap. Et aussi des blocages de la société française. Le rap et le r'n'b sont aujourd'hui les genres qui vendent le plus. Pourtant, si les blacks sont sur scène, ils restent sous-représentés côté business, chez les majors ou dans les chaînes musicales.

Doan Bui

Doan Bui

## La question capillaire

Crépus ou lisses, boucles libres ou crâne rasé, défrisage chimique ou tresses ? Perruques, peut-être ? Comment se coiffer ? La question relève quasiment de la prise de tête politique pour les femmes mais aussi pour les hommes noirs. Elle emplit des forums internet entiers. « Ce n'est pas évident de chercher, et surtout de trouver du boulot avec une tignasse, explique une jeune Africaine en chignon. Alors, les femmes les défrisent. Ça donne l'air plus intégré. Et les hommes les coupent très courts ou les rasent. » Sauf ceux qui assument leur négritude avec une pointe de revendication identitaire dans la boucle. « Je les garde frisés, par choix esthétique et idéologique », proclame Angèle. « Le jour où l'on verra, comme à Londres, des banquiers en locks, on pourra dire qu'on a gagné », rêve Marvin, 30 ans, le crâne lisse comme un oeuf.

Isabelle Monnin

## « La couleur vous rattrape toujours »

Des tabous de son enfance antillaise aux insultes racistes des supporters de foot en passant par les contrôles au faciès : tout champion du monde qu'il est, le sage des Bleus s'est heurté aux préjugés et au mépris. Il dit ici comment les combattre

### **Le Nouvel Observateur. - Etre noir en France, qu'est-ce que cela signifie pour vous ?**

**Lilian Thuram.** - Et être blanc en France, vous savez, vous, ce que cela signifie ? Je pourrais vous répondre aussi : je suis Lilian Thuram et je n'ai pas de couleur !

### **N. O. - Comme le boxeur Larry Holmes qui disait : « J'étais noir, dans le temps, quand j'étais pauvre » ?**

**L. Thuram.** - Non. Ce que je veux dire c'est que je ne me vis pas forcément comme noir. Je suis Lilian Thuram, un homme de 34 ans, père de famille, footballeur français, vivant à Turin... En revanche, je sais que je suis noir par le regard de l'autre. Ma « célébrité » m'évite le plus souvent certains désagréments. Mais quand on ne me reconnaît pas... L'autre jour, à Paris, j'avais rendez-vous dans un restaurant. Le maître d'hôtel ne voulait pas me laisser entrer. Parce que je suis noir ? Je n'en suis pas sûr, mais j'ai un doute. Quand on est noir, on a toujours ce doute. Récemment, à la gare de Turin, un policier m'a demandé mes papiers. J'ai regardé autour de moi : seuls les Noirs étaient contrôlés... J'ai lancé au policier : « La prochaine fois, faites directement une file pour les Noirs, on aura nos papiers à la main. » Je peux me permettre de réagir. C'est ma chance, et quelque chose qui m'oblige.

### **N. O. - On n'échappe pas à sa peau ?**

**L. Thuram.** - Prenez Eunice Barber. Si jamais elle avait oublié qu'elle était noire, ça lui est violemment revenu le jour où elle a rencontré ces policiers. Je ne sais pas ce qui s'est passé. Elle a peut-être franchi des limites. Mais rien ne justifie la manière dont elle été traitée. Spontanément, on pense qu'elle a payé sa couleur. Pas seulement moi, mais d'autres sportifs noirs, comme Christine Aron. Ce doute, ou plutôt cette certitude terrible, ne nous quitte jamais.

### **N. O. - La France n'aime pas les Noirs ?**

**L. Thuram.** - Trois jeunes Noirs font les cons dans un jardin public. Qu'entend-on ? « Ah, ouais, les Noirs... » Mais quand trois jeunes Blancs font les cons dans un parc. Que dit-on ? « Ah, les petits cons... » Il y a des préjugés qui sont figés depuis des siècles. Ça n'empêche pas de vivre. Quand je suis arrivé dans l'Hexagone, à 8 ans, j'ai vécu dans une cité mélangée, avec des gens de toutes origines. Je n'ai pas grandi comme une victime du racisme. Mais le poids des préjugés existait. Existe toujours. L'idée qu'un Noir, au fond, n'est pas vraiment français par exemple... J'ai même entendu ça dans la bouche d'un ami... L'esclavage et la colonisation modèlent encore le regard qu'on porte sur les Noirs.

### **N. O. - Vous pensez vraiment que l'image des Noirs en France est encore liée à la traite ?**

**L. Thuram.** - Evidemment. Souvent, je demande aux gens : « Qu'est-ce que tu connais de l'histoire noire ? » Ils commencent presque toujours par l'esclavage. Dans leur tête, il y a donc cette idée du Noir traité en inférieur. Pendant près de quatre cents ans, la France a été esclavagiste. C'est énorme. Et ça a tout changé. L'esclavage était une affaire financière. Mais il a fallu justifier la déportation de millions d'Africains. Alors, l'Eglise a expliqué qu'on allait sauver l'âme des « sauvages ». Et des scientifiques ont établi que ces sauvages étaient de race inférieure. Prenez les philosophes des Lumières : Voltaire comparait les nègres à des « animaux » ! Aucun d'entre eux n'a remis en question les justifications de l'esclavage. Pis, certains les ont renforcées. Pourtant, en France, on admire ces philosophes. Ce qu'ils ont dit sur les Noirs ? Ça ne compte pas ! Ça fait partie du refoulé français.

### **N. O. - Aujourd'hui, le cliché en vigueur, n'est-ce pas plutôt celui du Noir violent, délinquant, casseur de banlieue ?**

**L. Thuram.** - Mais cette image aussi nous vient du passé ! Que disait-on des hommes noirs au XVII<sup>e</sup> siècle ? Qu'ils étaient des brutes, des bêtes. Ça a continué sous la colonisation : lors de l'Exposition coloniale de 1931, il avait été prévu de montrer aux visiteurs des « cannibales canaques ». Un zoo humain avec des Noirs ! C'était il y a seulement soixante-quinze ans ! Parmi ces « sauvages », il y avait d'ailleurs Wathio De Canala, le grand-père de mon ancien coéquipier de l'équipe de France, Christian Karembeu. Ensuite, on s'étonnait que Karembeu ait du mal à entonner « la Marseillaise » ! Aujourd'hui, on dit que les Noirs sont violents. Ou alors qu'ils sont de bons sportifs... Ah, les qualités physiques, naturelles, ça, d'accord, c'est bon pour nous ! On ne parle jamais d'un « footballeur noir » ! Thuram est un « footballeur » tout court. Un Noir musclé, c'est évident ! Mais s'il s'agit d'un écrivain, ce n'est pas naturel, alors on précise. On dit l'« écrivain noir » !

### **N. O. - Vous n'exagérez pas ?**

**L. Thuram.** - Les préjugés empoisonnent tout le monde ! Je me souviens d'une conversation avec l'un de mes fils. Je lui avais proposé une banane pour le dessert. Il m'a lancé : « Non, papa, je ne mange pas de banane, parce que je ne suis pas un singe. » J'ai poussé plus loin la discussion pour essayer de savoir ce qu'il avait derrière la tête : « Ce serait bien pour toi si tu étais blanc, ton papa et ta maman aussi ? » Il m'a dit : « Ah oui, c'est mieux d'être blanc ! » Je

ne me suis pas fâché. Nous avons parlé. Nous sommes tous prisonniers du passé. Il faut l'affronter, si on veut en sortir.

**N. O. - Ce passé a marqué votre enfance ?**

**L. Thuram.** - Non. Je suis né aux Antilles. Dans ma famille on n'évoquait jamais ce tabou. La plupart des Antillais ont honte de cette histoire - les Noirs, la traite, l'esclavage. Certains refusent même toute idée d'un lien avec l'Afrique. D'autres ont intériorisé le discours de classification des races. Ils classent les gens en fonction de la couleur de la peau, du plus noir au moins noir. Plus on est clair, mieux c'est. Ma mère m'a raconté qu'elle a entendu toute sa jeunesse qu'il fallait se marier avec un Blanc - pour diluer la couleur. Il y a une expression en Guadeloupe pour désigner les enfants plus clairs, qui pourront échapper à la malédiction : avoir la « peau chapée ». La peau sauvée, la peau qui a échappé au Noir ! Même les Antillais sont encore imprégnés des thèses de Buffon qui plaçait les Blancs en haut de l'échelle de l'espèce humaine et les Noirs en bas.

**N. O. - Comment lutter contre les préjugés ?**

**L. Thuram.** - En les analysant. C'est en apprenant notre histoire qu'on pourra les détruire. Si je m'intéresse à l'esclavage, ce n'est pas pour compter les morts et les souffrances, ni dans un esprit de revanche contre les Blancs. Je ne veux pas m'enfermer dans un statut de « descendant d'esclaves » qui aurait des droits à part. Ni dans le ressentiment. Mais si je veux avancer, répondre à mes enfants, je dois connaître le passé qui a façonné notre psychologie. C'est la seule façon de se libérer de tout cet héritage.

**N. O. - Quand avez-vous entamé cette démarche ?**

**L. Thuram.** - Il y a dix ans à peu près. Au hasard des livres et des rencontres. A Paris, je fréquente une librairie, Présence africaine. J'ai lu Frantz Fanon. Je suis aussi allé chercher dans un passé plus lointain. Un égyptologue, que j'ai connu aux Antilles et qui avait senti en moi ce besoin de comprendre, m'a fait découvrir Cheikh Anta Diop et ses travaux sur les civilisations noires antiques.

**N. O. - C'est important pour vous de savoir que Ramsès II était noir ?**

**L. Thuram.** - Oui. J'ai besoin de savoir que l'histoire de l'Afrique n'a pas commencé avec l'esclavage. On parle bien de l'apport des Grecs à la culture occidentale. Pourquoi oublierait-on l'Egypte antique pour l'Afrique ? Il y a eu la civilisation éthiopienne, celle du Bénin, ou du Ghana. Des siècles de culture, qu'on ne nous a pas enseignés. C'est une manière de réparer une dignité perdue avec la traite. On nous dit toujours : les Noirs sont devenus libres en 1848 après l'abolition de l'esclavage. Comme s'il n'y avait rien eu d'autre avant. Ça change tout si on vous explique qu'ils ont construit les pyramides avant d'être enchaînés ! Et surtout que tous les Noirs n'ont pas été esclaves.

**N. O. - Est-ce que cela aide à se protéger de la haine ou du mépris ? Comment supportez-vous ce football contemporain avec ses spectateurs qui poussent des cris de singe quand un Noir touche la balle ?**

**L. Thuram.** - Comme dit Gandhi, il est plus honteux d'être esclavagiste qu'esclave. J'ai de la compassion pour ces faux supporters. Eux aussi sont enfermés dans leurs préjugés. Une fois, j'ai craqué. C'était en Espagne, un type me hurlait, à l'abri derrière un grillage : « On n'aurait jamais dû t'enlever les boulets des pieds. » Je lui ai fait signe, façon « viens te battre »... Bon. Je me protège de la colère en analysant le racisme et ses raisons... Au fond, je suis plus blessé quand Alain Finkielkraut ironise sur l'équipe de France « black-black-black » - comme si le joueur noir n'était pas tout à fait un joueur français... Finkielkraut est une référence, pas un abruti qui hurle dans un stade. J'ai noté ses excuses. Mais les mots ont eu leur effet. Comme ceux de Nicolas Sarkozy sur la racaille... On parle trop vite, trop fort, alors qu'on devrait être réfléchis. On ne réalise pas les dégâts.

**N. O. - Vous avez l'impression que la France s'égare ?**

**L. Thuram.** - Oui, la France s'égare. Prenons l'exemple de Dieudonné. A l'entendre, l'esclavage serait seulement l'affaire des Noirs et la Shoah, exclusivement celle des juifs. Mais la Shoah m'« appartient » à moi aussi. Et l'esclavage concerne tout le monde. Ces tragédies ne sont pas uniquement celles des Noirs ou bien des juifs. Mais celles de tous les hommes. D'ailleurs les juifs, parce qu'ils ont souffert eux aussi, sont les premiers à pouvoir comprendre les souffrances des Noirs. Il faut éviter l'enfermement, chacun dans sa communauté ou sa « couleur ». Ou la tentation américaine, avec ses quotas, ses groupes protégés. Si je crois que chacun doit réapprendre l'histoire, c'est justement pour que l'on puisse vivre ensemble, dans la République. Je me souviens de la Coupe du Monde en 1998. Comme tout le monde, j'ai vu la joie, l'enthousiasme... Je n'ai jamais cru aux beaux discours autour de cette équipe de France « black-blanc-beur » qui avait guéri le pays... Mais il faut garder cet objectif. Si je suis pour une communauté, c'est la communauté française !

**Claude Askolovitch Marie-France Etchegoin**